

Département Judaïsme et Christianisme

Séminaire 2014 – 2016

« Masculin et Féminin dans les civilisations du Livre »

Séance du jeudi 14 Janvier 2016

Intervenante : Sandrine SZWARC

Compte rendu : Maryel Taillot

«La figure féminine dans l'École de pensée juive de Paris»

En ouvrant la séance consacrée à l'intervention de Sandrine Szwarc sur « la figure féminine dans l'École de pensée juive de Paris », **M. Franklin Rausky** appelle l'attention des participants sur une question qui n'est pas toujours posée en France mais qui se pose beaucoup aux États Unis dans le milieu théologique aussi bien juif que catholique ou protestant et qui concerne la nature de la pensée féminine, à savoir : il y a-t-il une pensée spécifiquement féminine ?

Deux courants s'affrontent aujourd'hui, beaucoup plus fortement aux États Unis et dans les pays anglo-saxons qu'en France. Il s'agit :

- **Du courant égalitariste** qui se veut universel. Il n'y a qu'une seule pensée, c'est la pensée humaine. La façon dont une femme parle de théologie ou de philosophie est exactement la même que celle dont un homme parle de philosophie et de théologie. Il convient donc de refuser toute identification qui serait presque une stigmatisation : par exemple, il ne faut pas chercher une dimension féminine à la théologie de Sainte Thérèse d'Avila ; celle-ci relève de la théologie en général au même titre que celle de Jean de la Croix. Ce même courant s'applique également aux auteurs contemporains.
- **Du courant différentialiste** qui avance quant à lui, qu'il y a une sensibilité féminine différente de la sensibilité masculine et que cela se traduit par une autre approche non seulement de la philosophie et de la théologie, mais aussi dans la vision du sacré, de l'absolu, du transcendant, du religieux. Ce courant qui existe aussi parmi les théologiens, montre que le débat est toujours ouvert aux États Unis, au Canada, en Angleterre, en Allemagne mais aussi en France.

Dans le monde juif, ce courant différentialiste est, peut-être, moins marqué dans ses aspects religieux. Mais, il n'en demeure pas moins qu'avant de formuler une quelconque hypothèse, il est important de remonter aux sources, c'est-à-dire d'étudier ce que les femmes ont pu dire en matière de pensée religieuse, de pensée philosophique et spirituelle, par exemple à l'époque moderne, et ensuite de réfléchir à ce qui peut être de l'ordre de la singularité, de la spécificité ou au contraire de l'ordre de l'universel, de la différence.

Il est donc particulièrement heureux d'accueillir Sandrine Szwarc, historienne, spécialiste de l'École de la pensée juive d'expression française, qui va aborder, tout particulièrement, les figures féminines de cette École, ce qui permettra de nous interroger sur l'existence ou non d'une spécificité, d'une singularité, d'une originalité de la pensée féminine par rapport à la pensée masculine, très souvent présentée comme la pensée universelle !

Introduction

Le titre de cette conférence « La figure de la femme dans l'École de pensée juive de Paris » inviterait à penser que les femmes et la réflexion sur la place de la femme dans le judaïsme ont eu une large audience dans *l'École de pensée juive de Paris*, voire qu'elle fut révolutionnaire pour une expérience intellectuelle placée sous le sceau des sources de la Tradition juive modernisée par leur résonance dans la culture occidentale : ce fut la réalité, mais en partie seulement.

Très peu, trop peu de noms d'intellectuelles juives sont à citer en regard de ceux des intellectuels juifs, pour illustrer cette expérience inédite de la pensée qui se développa en France au lendemain de la Shoah. Néanmoins, ces femmes d'exception, dans les deux sens du terme, ont existé et existent parfois encore : elles étaient une voie claire dans l'espoir incarné par cette *École de pensée juive de Paris* de redonner ses lettres de noblesse aux sources de la Tradition juive au miroir de la réflexion contemporaine. Même s'il est mal aisé de trouver des textes dans lesquels furent abordés la place à octroyer à la femme dans la réflexion juive contemporaine de langue française, ils existent et ils seront le support de notre étude aujourd'hui.

La figure féminine dans *l'École de pensée juive de Paris*, pour notre étude, sera appréhendée à deux niveaux :

- Le premier concernera la présence effective, physique, de ces penseurs au féminin et leur fonction dans cette expérience.
- Le second niveau sera réflexif en s'intéressant à l'évolution apportée sur la question du féminin par les intellectuels de *l'École de pensée juive de Paris* au regard de l'exégèse des Textes de la tradition juive éclairés à la lumière de la modernité.

Auparavant, il me semble important de définir ce que fut ce moment décisif de la pensée juive contemporaine : *l'École de pensée juive de Paris*.

I.- Qu'est-ce que *l'École de pensée juive de Paris* ?

Un sursaut d'intérêt se fait sentir dans les Études juives, notamment grâce à la chaire André Neher de l'Institut Élie Wiesel, concernant les penseurs juifs en France depuis la Libération. L'idée force de leur méthode était de construire le présent sur les ruines du passé, selon l'expression d'Edmond Fleg, la conscience juive se prenant elle-même pour objet d'étude, à savoir que tout sujet, du plus concret au plus abstrait, était analysé selon les critères de cette conscience juive.

Étonnamment, nous n'en sommes encore qu'aux balbutiements de l'exploration de cette étape de la pensée juive très contemporaine dont des représentants sont encore présents pour nous en parler même s'ils sont chaque année moins nombreux. La disparition de Raphaël Draï, Benno Gross ou Bambi l'année dernière rend diligente la nécessité de s'y intéresser dans les études juives.

Alors que la connaissance de notre passé aiguise nos consciences, incontestablement, la transmission du savoir des intellectuels de *l'École de pensée juive de Paris* contribue à redonner l'importance qui lui sied à la pensée juive dans le grand débat des cultures.

● 1.-1/- De quoi s'agissait-il ?

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, une expérience inédite s'est développée en France qui fut connue sous ce nom « *d'École de Pensée juive de Paris* ». Des personnalités prestigieuses y furent associées : Edmond Fleg, André Neher, Léon Askenazi dit Manitou, Vladimir Jankélévitch, Emmanuel Levinas et une femme, Éliane Amado-Levy-Valensi, dont les noms résonnent avec admiration de nos jours. Un numéro de la revue *Pardès* dirigée par Shmuel Trigano a sorti de l'anonymat cette expérience.

L'École de pensée juive de Paris, dans laquelle s'inséraient *l'École d'Orsay* et le *Colloque des intellectuels juifs de langue française*, était un lieu de rencontre entre le monde juif et la pensée occidentale, non pas dans une volonté de rénovation du judaïsme, mais dans un véritable débat qui cherchait à enrichir les deux parties. Comme le disait Éliane Amado-Levy Valensi, dans un dialogue, il y a les deux interlocuteurs et la vérité vers laquelle on tend. Le dialogue entre le particularisme juif associé à l'universalisme de la pensée occidentale aboutit à une quête de vérité, l'élaboration d'une nouvelle méthode d'appréhender la sagesse de la pensée juive.

L'inspirateur de cette expérience fut incontestablement le philosophe russe Jacob Gordin (1896-1947), figure tutélaire formé à la *Wissenschaft des Judentums*, la science du judaïsme berlinoise, avec laquelle il prit ses distances à son arrivée en France, car elle considérait davantage le judaïsme comme un vestige archéologique dont il fallait soumettre les corpus à la philologie historique afin de les mettre en fiches et de les archiver.

Jacob Gordin marqua ce courant, en se consacrant à la formation spirituelle de toute une génération de penseurs juifs éclairés. Rares sont ceux qui ont gardé des notes de ses cours : ce fut le cas de Renée Neher-Bernheim qui le connut sous l'Occupation et qui transmit son savoir à son époux, André Neher. La nouveauté de sa méthode : réfléchir à un problème en faisant converger l'apport de la pensée juive et l'apport philosophique, non pas dans une approche scientifique désincarnée mais en conservant la part de mystère propre aux Textes juifs.

Parmi les inspirateurs, il y eut également celui que ses disciples appelaient Monsieur Chouchani, même si tous s'accordaient à dire que ce n'était pas son vrai nom. Ce prodige aux allures de clochard, à la mémoire phénoménale et au savoir encyclopédique, servit de maître à Elie Wiesel, Emmanuel Levinas, Jean Halperin et à ses élèves de *l'École d'Orsay* et à tant d'autres.

La nouveauté de sa méthode : réfléchir à un problème en faisant référence à la pensée juive et à toutes les autres sciences humaines ou mathématiques.

Si Jacob Gordin et Chouchani furent les inspirateurs de *l'École de Pensée juive de Paris*, Emmanuel Levinas resta le plus emblématique de ces animateurs.

S'intéresser à *l'École de Pensée juive de Paris* revient à faire connaître un épisode méconnu de l'histoire du XX^{ème} siècle, le renouveau de la pensée juive après la Shoah, et par cela, battre en brèche des clichés ou des présupposés, sinon, la Shoah, l'extermination des Juifs en Europe, n'a pas eu raison de la vitalité du judaïsme européen.

En France, après 1945, une expérience inédite de la pensée a même pu s'affirmer en réaction. Le judaïsme est loin d'être un particularisme religieux –un obscurantisme- tourné vers le passé et fermé sur lui-même. *L'École de pensée juive de Paris* a su démontrer la vocation universelle du judaïsme.

Cette expérience originale de la pensée juive enracinée dans le champ biblique et hébraïque, et dans ses questionnements avec la sagesse universelle, prit le nom *d'École de Paris*, comme l'avait désignée le philosophe Wladimir Rabi, par boutade, en reprenant une expression déjà en usage s'appliquant au monde de la peinture.

Au moins deux fois, le philosophe Emmanuel Levinas, s'associait à la découverte de cette expression.

- La première fois dans *Les Cahiers de l'AIU* n°145 au début des années 1960 : « *On s'est amusé à désigner cette nouvelle façon de penser et de parler –qui remplit tous les foyers d'études judaïques de Paris– par le terme d'École de Paris, encore que ses représentants viennent le plus souvent d'ailleurs, d'Oran [pour Manitou] et d'Obernai [pour André Neher], de Moscou et de Kiev [pour tous les intellectuels Russes] ou de Tunis [pour Albert Memmi]».*

Dans ce même article, il définissait ainsi ce mouvement de pensée : « *Il y a un langage nouveau de toute une jeunesse formée aux disciplines universitaires et qui s'est tournée pour sa culture vers les textes traditionnels bibliques et rabbiniques et qui leur demande des enseignements sur le monde et sur les hommes. (...) Les pensées des Sages du Talmud... ne sont plus des préceptes d'une sagesse antique et folklorique, mais détiennent les forces propulsives de la pensée et de l'action* ».

- La seconde fois qu'Emmanuel Levinas évoqua l'École de Paris, ce fut dans la préface des « Quatre lectures talmudiques » paru en 1968 : « *Malgré un style propre, nous est commun avec tout un mouvement qui s'était dessiné dans le judaïsme français depuis la libération où notre regretté ami Jacob Gordin a joué un rôle éminent et que, nous appelons parfois en nous amusant École de Paris* ».

Et comment Levinas le définissait-il ? « *Notre plus grand souci consiste (...) à séparer la grandeur spirituelle et intellectuelle du Talmud des maladroites de notre interprétation* ».

• 1.-2/- Les particularités de ce mouvement étaient triples :

1/ Redonner ses lettres de noblesse à la pensée juive et l'insérer dans le grand débat des cultures.

Ce mouvement de pensée s'étant donné pour ambition de puiser dans les questionnements de la tradition biblique des réponses à l'effondrement de la modernité et à la destruction des Juifs. Leurs animateurs, des penseurs juifs de tout horizon, livrait un spectacle inédit où religieux et traditionalistes, laïcistes et athées, littéraires et scientifiques, sionistes et non-sionistes, séfarades et ashkénazes, hommes et femmes, jeunes et plus âgés, divergeaient certes, mais s'écoutaient et dialoguaient.

2/ Ramener sous le giron du judaïsme les intellectuels juifs qui s'en étaient éloignés, ces fameux juifs perplexes dont parlait Éliane Amado-Levy Valensi.

La philosophe qualifiait ainsi les penseurs juifs de l'après-guerre, ce groupe auquel elle appartenait : « *Il y avait parmi nous des juifs non seulement authentiques, au sens de Sartre, mais pieux et savants, de ceux qui devaient éclairer les perspectives ultérieures. Il y avait des juifs moins savants mais sans problème en face de leur judaïsme. Il y avait ceux qui spontanément se sont caractérisés comme « juifs perplexes » et ont placé le Colloque sous le signe de la perplexité. De là l'incipit mémorable d'André Neher dans la préface de la « Conscience juive », qui sont les Actes des trois premiers Colloques des intellectuels juifs de langue française : « Longtemps l'intellectuel juif a fait figure d'enfant perdu du judaïsme... ».*

3/ Former les cadres intellectuels de demain qui sauront faire leur les deux précédents objectifs.

Pour résumer en une phrase, il s'agissait d'une problématique intellectuelle qui défendait un particularisme de la pensée juive et qui tentait de le faire résonner dans l'universalisme du monde contemporain.

Avec l'École Gilbert Bloch à Orsay, créée par Robert Gamzon, le Colloque des intellectuels juifs de langue française furent les principaux lieux où s'exprima cette pensée juive de langue française facilement identifiable. L'expérience éclaira la pensée des Juifs de France jusqu'aux années soixante-dix. On date en effet à la fin des années soixante-dix, l'éclipse de l'expérience quand le dialogue au sein même du groupe juif se compliqua ainsi que son cloisonnement idéologique.

Il correspondait également à la mort des intellectuels après la disparition de Sartre et d'Aron, vus comme des symboles, et l'émergence de la Nouvelle Philosophie.

Mais surtout cela coïncidait, après la guerre des Six-Jours à la montée en Israël de ses principaux animateurs : Manitou pour l'École d'Orsay, André Neher et Éliane Amado-Levy Valensi pour le *Colloque des intellectuels juifs de langue française*. Mais si l'École d'Orsay a fermé ses portes en 1970 et si les Colloques se sont délités peu après la guerre de Kippour, [aspirés par le microcosme parisien, de nombreux intellectuels en sont écartés et s'en écartent], des disciples ont directement bénéficié des enseignements des fondateurs et continuent de la faire vivre avec ferveur.

Comment le féminin se traduit-il dans cette *École de pensée* ? Des éléments éclairants sont fournis par des personnalités qui ont participé, et à l'École d'Orsay à partir de sa création en 1946, et au *Colloque des intellectuels juifs de langue française* dès 1957.

II.- L'École Gilbert Bloch d'Orsay : la mixité et l'égalité octroyée aux femmes

L'École d'Orsay fut le laboratoire de la pensée des Éclaireurs israélites de France dont la création en 1946 fut l'œuvre de Robert Gamzon (Lyon, 30 juin 1905 - Israël, 1961) dit Castor Soucieux, déjà créateur des Éclaireurs Israélites (EI). Sa femme, Denise (1909-2002), joua aussi son rôle dans l'expérience. Totémisée Pivert, cheftaine à Paris, elle fut l'un des piliers de la section israélite de la Fédération française des éclaireuses. L'idée de créer cette école de formation des cadres des Éclaireurs Israélites plongeait ses racines dans l'Occupation et notamment dans la ferme école de Lautrec, un chantier rural qui hébergeait des enfants juifs et assurait leur éducation. Denise, dès mars 1941, pris la direction de Lautrec.

En raison d'une grossesse difficile, elle fut remplacée par un jeune polytechnicien, Gilbert Bloch, qui avait passé 18 mois comme lieutenant aux « Chantiers de Jeunesse » de Vichy, chantiers qui avaient été dissous par les autorités allemandes. Venu d'une famille juive assimilée, il découvrit les bases du judaïsme avec Léo Cohn, avant d'aborder les subtilités des Textes de la Tradition qui le fascinèrent.

Dans un rapport publié le 18 juin 1943, Gilbert Bloch fixait déjà la ligne qui deviendra celle de la future école qui portera son nom -l'école de formation de cadres des Éclaireurs Israélites d'Orsay- « *Si l'on veut faire un mouvement à base spirituelle qui recrée un peuple, il faut s'occuper avec sérieux de la formation des cadres, en rassemblant des éléments d'élite d'une vingtaine d'année, consentants, et déjà dans le Mouvement. On leur donnerait des bases solides aux divers points de vue juif, agricole et artistique, pour leur permettre de devenir des foyers d'éducation et de rayonnement* ».

L'année suivante, Gilbert Bloch trouva la mort dans un maquis de Résistants à Vabres.

À la Libération, prenant conscience de l'ampleur de la *Shoah* et des terribles vides creusés dans les rangs de la communauté et du mouvement, Robert Gamzon, le commissaire national des EIF (Éclaireurs Israélites de France), reprit l'idée de créer une École des cadres. Il lui donna naturellement le nom de Gilbert Bloch. Son dessein était de créer un lieu de renouvellement de l'identité juive, de recherche intellectuelle à partir de la tradition juive, et d'activité militante pour la reconstruction d'une communauté vivante.

L'École ouvrit ses portes le 14 octobre 1946 dans un petit château loué à Orsay, dans la vallée de Chevreuse. Elle réunissait des jeunes juifs d'horizons différents dans une perspective d'ouverture au monde et d'invention d'une nouvelle façon d'être juif. Ainsi, parmi les élèves, à ceux qui s'éloignaient du judaïsme répondaient ceux qui se rapprochaient de la tradition.

En tout, vingt élèves, 10 garçons et 10 filles, originaires de France ou d'Afrique du Nord formèrent la première promotion. La mixité était alors une nouveauté.

Ainsi que nous le confiait récemment Alain Michel, historien des EI lors d'un entretien, « *La mixité à l'École d'Orsay a été une idée de Robert Gamzon, Castor, qui de la même façon avait été un pionnier du féminisme en faisant des Éclaireurs Israélites de France le premier mouvement scout mixte d'Europe et le pionnier également en matière de coéducation. La logique était la même à Orsay. La mixité est apparue normale à l'ouverture de l'école, d'où d'ailleurs le nombre important de couples créés* ».

Dans cette École, les épouses avaient une place fondamentale : Denise Gamzon, également enseignante, fut nommée directrice adjointe. Sous son nom de Totem « Pivert », elle présentait chaque semaine, une revue de presse qui, pour de nombreux élèves, était le premier accès au monde politique, littéraire, artistique, et à la culture générale qui constituait un temps fort de la formation de l'école.

Plusieurs autres femmes ont enseigné, notamment, l'histoire juive, matière alors nouvelle dans les études juives. Il y eut des cours novateurs comme celui de Mlle Talandier qui enseignait l'anthropologie du geste et du langage.

Dans ces années d'après-guerre, à Orsay, une femme, si elle était compétente, pouvait être enseignante ce qui constituait une nouveauté dans une école juive, même si cela existait déjà à la ferme école de Lautrec pendant l'Occupation, bien que cela ce ne fut pas toujours simple pour les femmes qui s'occupaient aussi encore des corvées.

Cette absence de différences qui apparaissait comme une évidence à Orsay entre les femmes et les hommes était très exceptionnelle à l'époque. Les Éclaireurs israélites et l'École d'Orsay ont été la vision de Castor, vision basée sur le mérite et qui a été aussi une évidence pour tous ceux qui ont partagé cette expérience à ses côtés. La mixité des activités s'inscrivait dans sa logique éducative même si elle connut un double rejet, à la fois des autres mouvements scouts et également des milieux religieux.

Paradoxalement, la mixité aux EI en France à l'époque a été aisée à mettre en place dans cette école d'élite de la judaïcité. Aujourd'hui, « l'orthodoxisation » des instances juives de France rendrait mal aisée cette mixité.

Le philosophe russe Jacob Gordin (1869-1947), cité précédemment, a enseigné la pensée juive à Orsay, la première année. Rachel Gordin (1896-1991) dit Roseau, son épouse était une éducatrice hors pair qui introduisit en France la méthode d'éducation Montessori. Pendant l'Occupation, Roseau avait supervisé plusieurs colonies d'enfants juifs et avait participé à leur sauvetage, elle en fut la directrice et une enseignante selon les circonstances. Après guerre, elle fut aux côtés de son mari à Orsay. Rachel lui surviva de nombreuses années en s'occupant de l'éducation de nombreux enfants juifs à qui elle laissa un souvenir impérissable.

La disparition prématurée de Jacob Gordin a permis à son meilleur élève et disciple Léon Askenazi dit Manitou, de poursuivre son enseignement. La mixité avait permis la formation de plusieurs couples dès la première année dont celui de Manitou et de Bambi, Esther Papierman (1926-2015), survivante de la Shoah, qui deviendra son épouse. Manitou et Bambi s'étaient rencontrés à l'École Gilbert Bloch d'Orsay, l'année de sa création. Aux côtés de son époux, et dans son ombre, Bambi eut à cœur de participer à cette mission insigne, celle de l'École de pensée de Paris, de ramener sous le giron du judaïsme les Juifs « perplexes » qui s'en étaient écartés, démontrer l'universalité des sources de la Tradition et former les cadres de demain.

Les couples formés par Castor-Pivert (les époux Gamzon), les époux Gordin et Askenazi revêtaient une place importante à l'École. Ils servirent de modèle aux élèves. L'image qu'ils donnaient, montre qu'il existait un judaïsme octroyant un rôle à jouer aussi bien au masculin qu'au féminin. Même s'il pouvait apparaître réducteur que les femmes les plus importantes de l'École ne furent que les épouses de...

Quoi qu'il en fût, femmes et hommes ont contribué à forger cet esprit d'Orsay, un esprit qui a renouvelé l'enseignement juif par son mode de diffusion des savoirs novateurs, car il s'agissait d'enseigner le judaïsme comme une discipline actuelle et de démontrer de quelle manière la tradition juive pouvait se formuler dans la langue philosophique et intellectuelle du XX^e siècle. Il en résultait l'idée que ses lois et ses rites, loin d'être désuets, pouvaient non seulement être appliqués et suivis dans la modernité mais constituaient une réponse aux questions soulevées par le monde contemporain.

Il en était ainsi de la place de la question de la femme dans le judaïsme, un rôle actif et complémentaire à celui des hommes.

Des élèves d'Orsay ont également joué un rôle important dans *l'École de pensée juive*. Comme Liliane Atlan qui a d'ailleurs rencontré son mari à Orsay et qui intégra l'enseignement à la fois traditionnel et original de celui qui fut son professeur, Manitou.

L'œuvre de Liliane Atlan en porte indirectement témoignage. Liliane Atlan qui entra à l'école en 1948 écrit (cf. page 10 de sa biographie) : « *L'École Gilbert Bloch d'Orsay se proposait d'être un laboratoire où les jeunes juifs déracinés, traumatisés par la guerre et les persécutions, tâcheraient de retrouver le sens de leur être juif ; tenteraient d'inscrire cette tragédie dans le courant de leur Histoire chercheraient dans la Bible, la Guemara, le Talmud, les clés qui leur permettraient de découvrir le sens de l'existence. Au lieu de la manière passive d'être juif : celui qu'on ramasse pour l'amener dans les camps de la mort, il s'agissait d'y découvrir une manière active et consciente de l'être juif : de celui qui cherche la clef du monde et de l'histoire, pour y inscrire la tragédie de son histoire propre* ».

L'école fermera ses portes en 1970 après l'aliya de nombreux de ses anciens élèves. L'esprit d'Orsay reste encore synonyme de connaissance, d'ouverture et de joie d'être ; un laboratoire de dialogue enrichissant entre les valeurs de la civilisation contemporaine et la culture juive, où femmes et hommes avaient place égale selon leur compétence.

III. Les femmes au *Colloque des intellectuels juifs de langue française*

● 3.-1/- Ish et Isha, le Corps : des sujets féminins ?

Avec *l'École d'Orsay*, le *Colloque des intellectuels juifs de langue française* est le second élément qui composait *l'École de pensée juive de Paris*.

Encore trop peu étudiés malgré la richesse des réflexions abordées, ces colloques de haut niveau étaient animés par des intellectuels juifs. Ils furent des rencontres parisiennes régulières entre 1957 et le début du XXI^e siècle. Les thèmes proposés étaient le plus souvent liés à l'actualité et reposaient sur les textes de la tradition juive et sur leurs questionnements. Leur succès fut grandissant. Mais à la fin des années soixante-dix, l'immigration en Israël après la guerre des Six-Jours, de penseurs juifs siégeant au Comité chargé de sa préparation ainsi que la crise du modèle intellectuel mis en place après la Seconde Guerre mondiale, entamèrent son rayonnement.

Ces rencontres restent néanmoins une référence pour appréhender la figure de l'intellectuel juif en France car elles permirent la naissance d'un nouveau type de penseur formé simultanément aux sources de la tradition et spécialiste des philosophies grecque et allemande, ce dont témoignent encore des initiatives culturelles juives en langue française en France ou en Israël.

Au cœur de la création de cette institution, on retrouvait une femme marquante par l'apport qu'elle apporta à la réflexion : il s'agissait d'Éliane Amado Levy-Valensi (1919-2006), philosophe et psychanalyste, agrégée de philosophie. Elle fut une des figures majeures de l'*École de pensée juive de Paris* mais elle fut en même temps, la seule femme pendant de nombreuses années. Dans le cadre de ses interventions au *Colloque des intellectuels juifs de langue française notamment*, l'on découvrait une vision très personnelle, voire précurseur pour l'époque, du lien masculin-féminin dans la Bible.

Sur le sujet, Franklin Rausky a d'ailleurs proposé le 15 janvier dernier au Collège des Bernardins une conférence fort instructive sur « La polarité biblique Adam-Ève : phénoménologie et psychanalyse », dans l'œuvre singulière de cette intellectuelle juive.

Pour ceux qui penseraient que l'examen de nos Textes aboutirait à une lecture où le féminin aurait une position subalterne ou subordonnée, voire représentant un danger, en regard du masculin, la philosophe apportait une autre lecture de la Tradition juive. La lecture novatrice qu'elle en fit, fournissait des réponses aux problèmes de la femme dans le monde moderne à condition de ne pas perdre de vue qu'il s'agissait de problèmes concernant également l'homme, d'où sa réflexion sur le couple.

● 3.-2/- Rôle d'Éliane Amado au Colloque des intellectuels juifs de langue française ?

Éliane Amado Lévy-Valensi était présente dès le premier colloque des intellectuels juifs de langue française qui eut lieu à Versailles. C'est d'ailleurs d'elle que l'on tient l'expression de « noyau versaillais » pour désigner la vingtaine de personnalités qui furent présentes en ce Shabbat de mai 1957, dans une Maison de l'OSE, à Versailles, pour donner un sens philosophique (dans le sens de direction) à l'histoire après la catastrophe de la Shoah.

A ses côtés, étaient présents Edmond Fleg, André Neher, Aron Steinberg et Léon Algazi, tous les quatre du Congrès juif mondial à l'initiative de ce Shabbat plein et aussi Emmanuel Levinas, Léon Askenazi, Jean Wahl, Vladimir Jankélévitch, Wladimir Rabi et quelques autres. Chacun d'eux participa aux discussions, sans thème précis, sinon celui de s'intéresser au sens de l'histoire des Juifs et de répondre à la question ontologique : qu'est-ce qu'être juif après la Shoah ? Plus tard, ce « noyau versaillais » décida de structurer les réunions par la création d'un Comité préparatoire, présidé à ses débuts par le professeur André Neher, de qui Éliane Amado-Lévy était très proche intellectuellement et amicalement. Le *Colloque des intellectuels juifs de langue française* était né.

Une des ambitions du *Colloque* était d'inscrire et de ramener à une problématique juive les préoccupations philosophiques du moment. Éliane Amado Lévy-Valensi expliquait la manière dont elle allait traiter un exposé qui lui avait été confié et l'inscrivait dans le cadre plus général du *Colloque* : « Le mérite d'une réalité sous-jacente qui implique et garantit la convergence de toutes les préoccupations : celui du judaïsme. »¹

Son action au sein du Colloque fut très importante jusqu'à son aliya effectuée peu de temps après la guerre des Six-Jours. Seule femme du Comité préparatoire de la rencontre, son importance fut capitale. Dès la création du Comité préparatoire, elle en fut membre. A chaque rencontre, sauf à la première à Versailles, elle prononça une communication remarquée. Elle fut également chargée de revoir les textes et de les présenter dans les *Actes* qui les recensaient avec Jean Halperin, et bien souvent de rédiger la préface et la conclusion.

Tout au long de ces années, elle fut très proche d'André Neher et même si après son aliya elle assista à quelques rencontres à l'inverse d'André Neher qui coupa net sa participation, elle finit elle aussi par rompre comme lui avec les intellectuels du *Colloque*.

¹ *Ibid.*, p. 239.

3.-3/- • Quel fut son apport dans ce cadre, et notamment sur la question qui nous intéresse aujourd'hui ?

Pour cela, un retour sur le contexte de sa participation à la rencontre s'impose. Après quelques années d'enseignements dans divers lycées, elle fut admise au CNRS et prépara une thèse de doctorat en philosophie. En 1962, une année avant la publication du recueil des trois premiers colloques d'intellectuels juifs de langue française, Éliane Amado soutenait et publiait sa thèse de Doctorat : « *Les niveaux de l'être. La connaissance et le mal* ». Elle s'intéressait à la phénoménologie, comme E. Levinas, et se passionna essentiellement pour cette pensée française négligée à l'époque au profit de la pensée allemande. Elle étudia Pradines, Blondel et d'autres auteurs et remarqua déjà un phénomène étrange qui selon elle marquait la pensée occidentale : elle l'appela « *l'occultation de la pensée juive* ». Cette occultation de la pensée juive fut pour elle un élément majeur, cela signifiait qu'il existait une dette imprescriptible du lien entre la pensée occidentale et la pensée juive.

Jusqu'à Éliane Amado Levy-Valensi, personne n'avait semblé le mettre en lumière. Dans son ouvrage *Penser ou et rêver - Mécanismes et objectifs de la pensée en Occident et dans le judaïsme* (p. 151), la philosophe détaillait : « *Peut-être le patrimoine juif, intégré ou non, a-t-il permis le succès de bon nombre de penseurs juifs occidentaux ou occidentalisés, faisant pénétrer dans cette culture des facteurs qu'elle ne comportait pas, ou pas sous cette incidence, ou pas dans cette coalescence des faisceaux analytiques et oniriques devenus tout à coup inséparables. Nous ne passerons pas en revue tous nos candidats à un « prix du judaïsme » tout à la fois occulté et promu* ». Candidats à ce prix, elle cita Bergson et Freud, contemporains et complémentaires qui s'ignorèrent respectivement.

Elle souhaitait faire entendre, à une société occidentale en crise, la voix juive tout en prenant soin de la présenter selon les exigences de la rationalité philosophique. C'est ainsi qu'elle s'exprima au cours du XIIIe colloque des intellectuels juifs : « *Si j'avais vingt ans de moins je referais toute l'histoire de la philosophie en montrant à chaque stade l'ombre, la lacune du judaïsme, entrevu puis rejeté, à chaque époque et selon chaque auteur selon des formes spécifiques. A chaque époque le judaïsme est en quelque sorte éludé, méconnu, caricaturé ou passé sous silence. Son image gauchie ne cesse de hanter la conscience des philosophes [...] en attendant d'un message et d'une lumière oubliés. Ce message qui implique une reprise de contact entre pensée juive et pensée en général peut être trouve-t-il de nos jours une « chance » nouvelle* ».

Voilà dite la source de sa démarche intellectuelle qu'elle développera dans sa réflexion au *Colloque des intellectuels juifs de langue française* notamment, caractérisée par l'idée qu'il existe une dimension méconnue de la civilisation qui est la dimension juive. Cette dimension a été mise en lumière à travers la Bible et le Talmud respectivement par André Neher et Emmanuel Levinas dans leurs célèbres Leçons bibliques et talmudique qui débutaient et concluaient chaque *Colloque*.

A la fin des années cinquante, elle s'initia à la psychanalyse et devint elle-même psychanalyste après une courte analyse didactique avec Daniel Lagache. Elle exerça alors la profession de psychanalyste parallèlement à celle d'enseignante. Daniel Lagache appartenait au groupe de Jacques Lacan qui voulait rompre avec la vieille école de la psychanalyse française et envisager une ouverture de la psychanalyse aux autres sciences humaines.

Ainsi, pour Éliane Amado le lien entre pensée juive et sagesse occidentale était souvent « scotomisé » selon le terme qu'elle employa, c'est-à-dire qu'il existait une sorte d'obscurcissement sur les sources de la pensée. C'est ce concept qui allait lui permettre de se confronter au problème du masculin-féminin.

Seule grande figure féminine de cette école de pensée juive, elle allait proposer une nouvelle vision du couple et de la sexualité. Cette vision tenait compte du texte hébraïque et s'attachait à la signification précise et multiple des mots en hébreu.

Partant du texte hébraïque et se référant à l'exégèse originelle rabbinique, talmudique, midrashique ainsi qu'à la vision cabalistique ou zoharique, elle développa une thèse inédite où la question de la polarité du masculin et du féminin se trouvait essentielle, ontologique.

L'écho de la Shoah, cette blessure de l'histoire marquée par la disparition de sa mère et de son grand-père à qui elle dédiera ses deux premiers livres, a conditionné son œuvre constamment entre la métaphysique, l'éthique, la psychologie et la psychanalyse pour toucher au plus près les questions sociales de la personne humaine et la libérer de ses tourments. La question de la femme fut un des problèmes qu'elle abordera à travers les nuances les plus fines et parfois les plus inattendues.

Dans son livre « *La poésie du Zohar* », l'intellectuelle expliquait pourquoi *Le Sefer ha-Zohar* ou *Livre de la Splendeur* était la clé de voûte de toute la littérature de la Cabbale. La démarche d'Éliane Amado Lévy-Valensi se plaçait d'emblée hors du champ de l'érudition historique et son propos était plutôt de mettre en lumière la « valeur d'éveil » du *Zohar*, sa structure interne aussi bien qu'externe : sa « poésie ». De cette étude, transparaisait la question de l'origine liée à celle du masculin et du féminin. Alors que certaines mythologies occidentales insistaient sur la négativité de la femme avec qui l'homme se corrompait, Éliane Amado voyait dans la philosophie de la cabbale l'union des sexes masculins et féminins, l'unité suprême retrouvée, à l'image de l'Unité qui est en Dieu. Pour la tradition juive, c'est dans la polarité complémentaire du masculin et du féminin que se retrouvait l'unité perdue originelle, celle d'Adam et d'Ève.

Car la Cabbale commente : « *Dieu créa l'homme avec l'intention qu'il ne variât jamais... mais ils ont cherché la variété. C'est cet amour de la variété qui attira la mort à Adam et à sa postérité* ».

Ainsi le péché originel n'est pas la faute d'avoir mangé le fruit de l'arbre, mais plutôt celui d'avoir séparé la femme de l'homme, créée à ses côtés. Recréer le couple masculin-féminin, c'est réparer la faute originelle qui a brisé l'unité de l'humain et donc toucher à l'étincelle divine à l'image de l'unicité de Dieu.

C'est dans le récit biblique et notamment dans ce verset de la Genèse : « Dieu créa l'humain à son image, à l'image de Dieu il le créa/*bara oto*, mâle et femelle, il les créa/*bara otam* » (Gn 1,27) qu'Éliane Amado tire en s'appuyant sur la tradition mystique que l'image de Dieu est une modalité de l'unicité de l'humain dans son dédoublement sexuel, que « *la ressemblance divine ne s'accomplit que dans cette dualité* » ou dans le couple. La femme n'est-elle pas désignée en Gn 2,18 comme *ézèr kénégado* : littéralement une aide contre lui ou plus littéralement en face de lui ? Si bien que la femme n'apparaît pas d'abord en tant que procréatrice, ni partenaire sexuel mais comme *interlocutrice* selon la racine de cette locution adverbiale : *kénégado* qui signifie dire, énoncer, parler. La femme se présente donc comme un être de dialogue.

Le couple est ainsi fondateur de l'histoire juive. Avec le commencement de l'histoire du couple, s'ensuit l'engendrement des générations. L'Histoire n'existe justement que dans le sens de « toledot », l'un des termes hébraïques utilisés pour désigner l'histoire, c'est à dire les engendremens de l'homme, illustrés par le couple.

Seul le couple peut exprimer la promesse des origines, cette unité dynamique issue de la ressemblance divine, ce qui pour elle veut dire qu'il n'y a de ressemblance divine que dans le couple, que dans la relation de l'un et de l'autre, du masculin et du féminin. Il n'y a donc pas de ressemblance divine dans l'individu isolé, ni dans l'homme isolé, ni dans la femme isolée.

Éliane Amado écrivait (dans *La racine et la source*) : « *Il y a donc dans l'union de l'homme et de la femme, du principe mâle et du principe femelle, fidélité aux normes de la création. D'hypostase [NDLR, l'action de se placer en dessous] en hypostase, de la Figure Suprême à l'union terrestre du couple humain, il y a, à chaque niveau ontologique, fusion et retour à l'unité première.* »

Et pour ainsi dire rajeunissement et fécondité retrouvée. Un peu de la puissance de Dieu est passée en l'homme dans la mesure où il peut s'unir à la femme et dans la mesure où, l'un par l'autre, ils peuvent créer ». (p.191). Le couple traduisant l'idée de «Tselem», idée qu'Éliane Amado avait puisé dans la philosophie de la Cabbale et du Talmud qui dit qu'«un homme sans femme est considéré comme un homme mort».

L'on peut mesurer pleinement la pertinence de sa réflexion lors de ses deux interventions lors du XIII^e Colloque des intellectuels juifs proposé sur le thème « Ish et Isha, l'autre par excellence » (tenu à Paris, les 15 et 16 octobre 1972). Alors qu'elle avait déjà réalisé son aliya, le colloque fut placé sous la présidence d'Éliane Amado venue alors spécialement de sa maison de Rehavia à Jérusalem. Elle livra une leçon biblique dont elle récusait le nom, « Les leçons tirées par la Bible » (p. 300). Dans ce cadre, l'on cernait en quoi la relation de l'homme et de la femme était le paradigme de la relation à autrui. Ce sera, en guise d'apothéose, sa dernière intervention dans ce cadre.

Lors de ce colloque et notamment dans la présentation faite par Vladimir Jankélévitch, « Prochaine et lointaine : La femme... », on remarquait le peu d'aisance de ces grands penseurs pour aborder un tel sujet.

Mon intervention, dit Vladimir Jankélévitch qui fut présent au Jury de la Thèse de Doctorat d'Éliane, n'était pas prévue à cette séance inaugurale, et en effet, je n'ai pas de secrets à vous dévoiler sur les rapports de l'homme et de la femme : c'est le secret de tout le monde. Je suis venu ici pour m'instruire et pour écouter dans les limites étroites de temps que me laisse la rentrée toute proche».

Dans son intervention sur le thème : « *L'urgence des questions posées par l'histoire* », elle confiait la proximité qu'elle entretenait avec ce thème, constitutifs de son expérience. « *Ce problème de l'émancipation de la femme, bien ou mal posé, ou de la libération sexuelle, très généralement mal posé, tous ces problèmes hantent la conscience de notre temps et en arrivent, à travers des tentatives de réponses, à des formes tout à fait caricaturales* », disait-elle. Concernant la question du couple homme-femme dans les textes de la Tradition juive, Éliane Amado évoquait son désarroi devant ceux qui mettaient en avant le caractère « second » de la femme dans le récit biblique. Elle tentera dès lors de battre en brèche cette vision, considérée comme l'origine de l'infériorité de la femme.

D'où la très forte importance de sa réflexion sur le couple qui s'opposait totalement à la doctrine dominante de l'époque exprimée dans le féminisme et notamment dans « *Le deuxième sexe* » de Simone de Beauvoir qu'elle citait dans cette leçon. Son opinion apparaissait donc en opposition du discours traditionnel féministe de l'après-guerre, c'est-à-dire au moment où Éliane Amado Lévy-Valensi élaborait sa pensée, totalement révolutionnaire.

Elle émigra en Israël en 1969 et enseigna jusqu'à sa retraite à l'université de Bar-Ilan, université où elle fut la première femme à accéder au rang de Professeur. En 1975, elle signait un petit fascicule commandité par l'Organisation sioniste mondiale à Jérusalem, « *Oui, je suis femme et juive* ». Les premières phrases sont les suivantes : « *Entre l'attitude lénifiante et apologétique qui consisterait à valoriser selon un mode très, ou trop, traditionnel le rôle de la femme dans le judaïsme, et l'attitude de contestation qui consisterait à montrer que c'est bien là une double et impossible condition, nous voudrions trouver une voie moyenne, mais réaliste, lucide, qui ait, en fonction de nos textes et de notre histoire valeur de réveil. Notre postulat initial est que l'éveil concerne, à travers la femme, l'homme lui-même, impliqué avec elle ou sans elle (et plus encore lorsqu'il est sans elle) dans les convulsions successives de l'histoire et de la civilisation* ».

● **3.-4/- Pourquoi l'apport d'Éliane Amado Levy Valensi à la réflexion juive contemporaine ne fut pas plus connu ?**

C'est une question que j'ai posée à Raphaël Draï qui a travaillé avec elle à l'université Bar-Ilan, sa réponse a été sans ambages : « *Être une femme, c'est un obstacle à franchir* » m'a dit Raphaël Draï qui convenait qu'elle avait la trempe d'une Simone Weil ou d'une Édith Stein.

Le penseur qui nous a quittés l'année dernière avait d'ailleurs signé deux textes biographiques sur la philosophe dans *Philosophie d'ailleurs* (éditions Hermann) et dans le *Dictionnaire de psychologie et de psychopathologie des religions* (éditions Bayard).

Cette comparaison avec la philosophe Simone Weil, André Neher l'avait déjà tentée dans la préface du livre phare d'Éliane Amado, *La racine et la source*. Bien qu'au sommet de deux philosophies divergentes, l'une s'attachant aux racines du judaïsme, l'autre les méprisant, leur érudition les faisait se rejoindre. Elle racontait d'ailleurs qu'elles s'étaient rencontrées.

Au moment de son retrait, une autre femme entra au Comité préparatoire en 1970 : Élisabeth de Fontenay, amie et collègue de Vladimir Jankélévitch.

Ce fut au colloque sur « *La jeunesse d'Israël* » qu'elle intervenait pour la première fois, tout comme Raphaël Draï, pour livrer son « Témoignage ». « *Un jeune, c'est un homme ou une femme, en état de maturité réelle, à qui la société permet de ne pas manifester ses pouvoirs, à qui la société interdit de manifester ses pouvoirs* » disait-elle. Auparavant, elle livrait cette analyse : « *Si vous me permettiez de me fier à un sentiment né de ma parenté avec ce qui est juif, je dirais que le judaïsme ne me semble pas accorder de réalité et de valeur à la jeunesse en tant que telle, et même qu'une certaine manière juive de penser la vie peut préserver nos débats de la mauvaise modernité qui consisterait ici en une glorification de la jeunesse* ». Par un glissement terminologique, dans cette communication, si nous mettions à la place des termes « jeune » et « jeunesse », les mots « femme » et « féminisme », les conclusions pourraient se confondre.

Alors que l'*École de pensée juive* s'était créée en réaction à l'échec de la modernité incarnée par la Shoah, ce thème du génocide juif a été trop peu souvent abordé de front dans les Colloques si ce n'était dans celui consacré à « Mémoire et Histoire » en 1986 alors qu'Elie Wiesel recevait le prix Nobel de la paix.

Dans son intervention, Élisabeth de Fontenay confiait : « *ç'aurait dû être la fin des Juifs, et ça n'aurait pas été la fin du monde. Finalement en dépit de la Solution finale, ce ne fut pas la fin des Juifs et d'une certaine façon ce fut la fin du monde. Rien n'est plus comme avant* ». Et d'ajouter : « *A propos de la Shoah éclate la différence, peut-être même le différend entre mémoire et histoire, et se manifeste exemplairement l'immense difficulté qu'ont les Juifs à se faire historiens, à accepter la scientificité de l'histoire* ». Pourquoi citer ses phrases ? Parce qu'elles sont importantes pour comprendre la démarche d'Élisabeth de Fontenay dont le travail fut marqué par la tragédie et notamment sur la condition animale.

A ses côtés, une sociologue entra au Comité préparatoire, Dominique Schnapper. Membre de ce comité pendant plusieurs années, elle ne fit pourtant qu'une seule intervention dans le Colloque consacré au « Quant-à-soi ». Elle expliquait alors : « *Les sociologues de la société moderne parlent de la multiplicité des rôles. En termes simples, cela veut dire que chacun de nous est à la fois mère, fille, conjointe, professeur, a des rôles religieux, politiques, est en même temps citoyen français, Juif ou conseiller d'État. C'est l'honneur et c'est l'angoisse des individus que d'avoir à assumer successivement plusieurs rôles, éventuellement à choisir entre eux ceux qu'ils peuvent ou qu'ils souhaitent pleinement assumer, à résoudre les contradictions qui peuvent s'élever entre eux* ».

Interrogée il y a peu, Dominique Schnapper regrettait le peu de place laissé aux femmes dans le Colloque des intellectuels juifs de langue française. Sa présence au Comité préparatoire, constitué d'hommes vieillissants et devenu inadapté aux questionnements de la fin du XXIe, elle la percevait comme un alibi féminin. Elle finira par quitter la rencontre en même temps qu'Élisabeth de Fontenay en 1993. Après Éliane Amado, ni Dominique Schnapper, ni Élisabeth de Fontenay, ni les minoritaires autres femmes qui participèrent au Colloque n'aborderont de front la question du féminin dans le judaïsme.

Après « Ish et Isha », celui sur « Le corps » se rapprocha de ces problématiques. En effet, la question de la sexualité et des relations conjugales fut abordée par Gilles Bernheim au travers de la *nida*, les lois de pureté. Ces lois posent en effet le problème de l'affirmation d'un droit sur le corps de l'autre, même consentant. La relation amoureuse qui se crée entre un homme et une femme ne devrait pas, dans l'idéal, aboutir à l'oppression de l'autre par sa réduction à l'objet du désir.

Et Gilles Bernheim de prôner toute une éducation qui restait à faire concernant cette période d'impureté conjugale. Derrière ces questions, c'était la notion dans la tradition juive de la filiation qui se profilait et de la question fondamentale de la transmission de l'identité juive par la mère.

Sylvie Jessua, fille d'André Amar, dans un débat sur le « corps pensé » évoquait : « *Le rôle prétendument inférieur, dévolu à la femme dans le judaïsme, la tradition est très claire sur ce point : si Ève a été créée à partir d'un côté d'Adam, c'est bien pour signifier qu'Adam lui même est un être double, perpétuellement en quête de ce qui lui a été ôté* ».

La citation de sa conclusion pourrait faire frémir la gent masculine car selon Sylvie Jessua : « *Les besoins culturel, intellectuel, spirituel des femmes sont tels qu'ils vont conduire celles-ci à l'étude du Talmud. Or quand les femmes imposeront dans cette étude leur sensibilité – c'est-à-dire qu'elles l'enseigneront -, ce jour-là, les hommes vont commencer à trembler* ».

Si, comme le déduisait Léon Askenazi, « *la femme n'est pas soumise à tous les commandements positifs auxquels l'homme est astreint dans la Bible, c'est parce que celle-ci se trouve plus proche de la perfection que lui* ». Ce discours exagérément laudateur et largement diffusé parmi les autres intellectuels de l'École de pensée juive de Paris a fini par déranger car loin de préciser la place occupée par la femme dans le judaïsme, il la rabaisse à des louanges qui ne suffisent pas à lui donner une valeur existentielle concrète.

Les autres noms de femmes à citer qui participèrent au *Colloque* furent : Catherine Chalier, et aussi Doris Bensimon, Annie Kriegel, Blandine Barret-Kriegel, Sylvie Jessua, Renée Sebag-Lanoë, Myriam Ezratty, Noëlle Lenoir, Nelly Hannson, Laurence Sigal, Sylvie-Anne Goldberg...

Je me suis amusée à faire une statistique : les femmes ne représentèrent que 8 % des intervenants au Colloque. Peu de ces intellectuelles eurent l'occasion d'aborder cette question ontologique du féminin dans le judaïsme contemporain dans le cadre du *Colloque des intellectuels juifs de langue française*.

Conclusion

Ainsi, la présence féminine dans l'École de pensée juive a incarné un espoir qui ne peut être associé qu'au substantif, déçu, un espoir déçu ou contrarié...

L'École de pensée juive se développa dans un « virilocentrisme » ambiant dont le judaïsme éclairé n'avait pas pu éviter la contamination. Le mérite de celles qui firent avancer la réflexion n'en fut que plus grand.

Le plus bel hommage est à rendre à Denise Gamzon, Rachel Gordin, Esther Askenazi, Liliane Atlan, Élisabeth de Fontenay, Dominique Schnapper et surtout à Éliane Amado Lévy-Valensi à qui revient le mérite de la conclusion : « *Seul peut-être parmi les mythes multiples qui portent ou écrasent les civilisations, le judaïsme transmet à travers l'histoire et dès le début de l'histoire, la promesse, la certitude, l'espérance auxquelles nous devons répondre afin qu'elles s'actualisent dans leur éclatante splendeur, après tant de misères et de souffrances qui ont atteint non pas seulement la femme mais, à travers son symbole, l'humanité tout entière* ». Tel est, peut être, le message à transmettre et à réinventer sur la place de la figure féminine dans l'École de pensée juive contemporaine.

Échanges avec la salle

Pour **Franklin Rausky** cet exposé mérite quelques réflexions communes dans la mesure où si ces années 1945 voient apparaître cette École de pensée juive, elles laissent aussi leurs traces dans la société française, dans la culture française, avec l'obtention du droit de vote des femmes et l'apparition du féminisme. Le cheminement a été très lent et difficile, mais on ne pouvait pas faire l'économie d'une réflexion approfondie sur la question de la femme, de son identité, de sa nature....

Les femmes citées dans cet exposé, sont présentées comme ayant participé activement au *Colloque des intellectuels juifs de langue française* ; elles se sont, certes, intéressées au statut de la femme dans la société, à la judaïcité et au judaïsme contemporain, mais elles n'ont pas porté beaucoup d'intérêt aux sources traditionnelles du judaïsme, contrairement à Éliane Amado Lévy-Valensi et c'est ce qui fait la spécificité de son discours. Il est, en effet, important de puiser dans les sources contemporaines : la philosophie, la phénoménologie, la psychanalyse, l'histoire, le marxisme qu'elle cite à plusieurs reprises sur la condition de la femme, mais il l'est tout autant de ne pas faire l'impasse, ne pas tomber dans l'occultation de la pensée juive.

Or, des auteurs qui ont participé à ces colloques comme Noël Lenoir, qui deviendra ministre par la suite, ou Dominique Schnapper, Blandine Kriegel, Annie Kriegel.... sont intéressés par la condition juive, mais ils le sont beaucoup moins par ce que le message de la condition juive peut dire aujourd'hui. Pour Franklin Rausky, c'est cela qui fait l'originalité de la pensée d'Éliane Amado : parler de la condition de la femme, de l'égalité des sexes, de l'émergence d'un couple comme couple égalitaire, mais le faire à partir de références bibliques, talmudiques, hassidiques, cabalistiques, voilà quelque chose de radicalement original et qu'il convient de souligner.

Sandrine Szwarc partageant le sentiment de Franklin Rausky, souligne l'aspect révolutionnaire de cette manière de pensée qui, finalement, se révèle assez unique. Elle estime qu'Éliane Amado Lévy-Valensi était à l'image d'autres grands penseurs, très bons connaisseurs des sources de la tradition juive, avec en plus une formation philosophique poussée. Après son Alyah quand elle arrive à l'École française de Bar Ilan, Éliane Amado Lévy-Valensi, réunit pour la première fois en Israël, au sein d'un même département « la pensée juive et la pensée philosophique ». Cela n'avait jamais été fait avant elle et malheureusement, cela cessera après sa disparition, malgré la présence de disciples d'André Neher à ses côtés : Raphaël Draï, Benno Gross, Dov Hercenberg.

Finalement, elle est assez unique puisque les autres femmes qui ont participé à l'expérience comme Élisabeth de Fontenay, Dominique Schnapper, revendiquaient le fait de ne pas avoir eu cette connaissance des sources juives. C'est peut être, aussi ce qui les a handicapées pour faire davantage de communications dans ce *Colloque*.

Sandrine Szwarc insiste sur le fait qu'Éliane Amado Lévy-Valensi n'avait rien à envier à ses confrères masculins. Elle était peut-être, même parfois, beaucoup plus puissante en ce qui concerne, notamment, ce thème du masculin et du féminin et les références aux textes. Elle était, aussi, très égalitaire confrontée aux autres hommes par rapport à la pensée, voire même supérieure et, en même temps, elle était très seule par rapport aux autres femmes intervenant dans le cadre de ce *Colloque*.

Elle rappelle que l'École Gilbert Bloch d'Orsay, dont elle a parlé précédemment, a été une expérience unique pour tous ceux qui y ont participé puisque d'une part, la mixité était de mise, ce qui était particulièrement novateur pour l'époque et qui mérite d'être réinventé, recréé, et, d'autre part, l'enseignement s'effectuait au mérite : en effet, Manitou lorsqu'il était directeur voulait les meilleurs enseignants et si une femme se trouvait être la meilleure enseignante elle pouvait être engagée. A noter quelques enseignantes, notamment, en Histoire juive. Cependant, les femmes les plus importantes demeuraient les épouses de... et on s'aperçoit très vite que très peu de femmes semblent avoir pu bénéficier de ce « mérite » d'enseigner, et cette situation a perduré encore pendant longtemps.

Sandrine Szwarc observe qu'il serait très intéressant d'avoir accès aux cours donnés par ces femmes afin de savoir, par exemple, si elles évoquaient une évolution de la pensée sur la condition féminine ? Elle regrette que ces cours ne soient pas dans le domaine public contrairement au *Colloque de la pensée juive de langue française* qui s'est perpétué de 1957 à 2004 dont toutes les rencontres ont donné lieu à la publication d'Actes.

Jusqu'à la fin des années 1970, les rencontres de ce *Colloque* se tenaient à « guichets fermés » et selon le mot de Josy Eisenberg « *heureusement que je suis président de séance pour avoir une place* »... Pour mémoire, André Néher a été président du comité préparatoire jusqu'en 1968-1969, puis lui a succédé Jean Halpérin jusqu'en 2004.

A partir de la guerre des Six Jours, les principaux animateurs André Néher, Éliane Amado Lévy-Valensi, Jean Wahl, Benno Gross, et d'autres, font leur alya. Les participants ne viennent au *Colloque* que pour assister à la Leçon talmudique d'Emmanuel Levinas qui donnera sa dernière Leçon en 1990. Emmanuel Levinas a fait partie du Comité préparatoire jusqu'en 1995 et à partir de ces années là, le *Colloque* est totalement passé inaperçu.

Mais durant ses heures de gloire, c'est-à-dire dans les années 1957-1967, le *Colloque* a été encensé par la presse non juive, la presse catholique, qui en faisait une recension à partir de chaque rencontre. Le *Colloque* a vraiment fait avancer la réflexion par rapport au monde juif mais aussi par rapport au monde philosophique.

Suite à une question portant sur le volet féminin, Sandrine Szwarc répond en précisant qu'un Colloque traitant de « Ish et Isha » a eu lieu au début des années 1970 et qu'Éliane Amado avait été invitée en qualité de « spécialiste », puis une dizaine d'années plus tard, un *Colloque* a traité du corps avec Gilles Berhneim qui a fait avancer la réflexion. Mais entre « Ish et Isha » et « le corps », le thème du féminin a été très peu abordé dans le cadre du *Colloque*, et à la manière dont je citais Jankélévitch pour peser, pour mesurer le caractère un peu mal à l'aise des hommes pour aborder cette question « la place du féminin et du masculin dans les textes ».

A la question d'une participante demandant si « la révolution culturelle de 1968 » a donné lieu dans le monde juif intellectuel, à une analyse, une réflexion spécifique sur la question du féminisme, **Franklin Rausky** précise qu'un colloque s'est tenu dans les années qui ont suivi à l'Institut Elie Wiesel avec la participation, notamment, d'Antoinette Fouque.

Mais, fait-il remarquer, à l'époque visée dans l'exposé de Sandrine Szwarc, il s'agissait d'une autre génération qui s'attachait davantage au problème des rapports du féminisme et de l'antijudaïsme.

Il rapporte, d'ailleurs, que ces questions n'étaient pas nouvelles et qu'Emmanuel Levinas avait organisé dans le cadre du *Colloque*, une rencontre traitant, notamment, de la relation entre le féminisme et le paganisme, et de l'opposition entre le féminisme et le monothéisme. Ces questions apparaissaient déjà un petit peu dans les écrits d'Éliane Amado mais elles n'étaient pas centrales dans les années cinquante/soixante. Elles ne le deviendront que bien plus tard.

La caractéristique du *Colloque* était que ces thématiques étaient présentées dans le cadre d'une réflexion globale sur l'interface entre la pensée juive et la pensée universelle. Actuellement, la réflexion est tout à fait différente puisqu'elle se limite essentiellement aux études féminines. En effet, depuis quelques années, on assiste dans le monde universitaire surtout anglo-saxon, à la naissance de ce qu'on appelle le mouvement des « women studies », de la même façon qu'il y avait les « black studies », les études portant sur les noirs, il y a les « women studies »....

A l'heure actuelle, deux courants coexistent au sein de ces « women studies » :

1. **Premier courant** : il s'agit d'une tendance selon laquelle un « women studies » est indispensable pour étudier l'itinéraire qui conduit de l'inégalité vers l'égalité, selon un travail objectif et neutre, l'histoire et la sociologie devant permettre l'accès à l'égalité.
2. **Second courant** : il s'agit d'une tendance nettement plus radicale [mais qui à sa connaissance n'existe pas dans le féminisme français et pas du tout dans le monde juif], qui considère que dans le « women studies », il y a une sensibilité féminine à traiter les choses. Cette approche fait référence au fait que de la même façon que les juifs auraient une sensibilité particulière ainsi que le noir sur certains sujets, la femme aurait une sensibilité particulière du fait de sa féminité ce qui impacterait sur la recherche, l'enseignement, la réflexion, la pensée.....

Cette approche est contestée par le courant le plus égalitariste qui considère qu'il n'y a qu'une seule pensée, c'est la pensée humaine. Par exemple en France, Élisabeth Badinter, représentante de la pensée égalitariste, refuse cette idée de la spécificité de la pensée féminine. Toutefois, un courant commence à poindre qui avance que la sensibilité, la condition féminine, l'être féminin s'exprime aussi dans une pensée spécifique.

Franklin Rausky ajoute que même dans le monde juif, des travaux ont commencé non pas sur les prophètes mais sur les prophétesses, non pas sur les penseurs juifs mais sur les femmes qui ont participé à la pensée juive, dont l'objectif est de dégager la singularité, la spécificité, l'originalité, voire la différence qu'il pourrait y avoir dans la pensée juive féminine. Il conclut en signalant qu'il ne voit pas apparaître cette thématique dans les écrits de *l'École de pensée juive de langue française*.

Sandrine Szwarc signale que dans les années quatre vingt, le Collège d'études juives dirigé par Shmuel Trigano a fait concurrence au *Colloque de pensée juive de langue française*. Shmuel Trigano avait, d'ailleurs, fait ses premières armes dans le cadre du *Colloque*. Mais à sa connaissance, cette question du féminisme n'a jamais été abordée de front dans le cadre du Collège de Shmuel Trigano, mais il se peut que la question ait été posée via certaines thématiques.

Sur la question posée par **Sandrine Szwarc** à propos des « genders studies », **Franklin Rausky** signale qu'il s'agit là d'un courant parallèle. Dans certains groupes de « women studies », on considère que les groupes de réflexion doivent être essentiellement féminin ; il ne faut pas qu'il y ait des hommes parce qu'ils vont immédiatement caporaliser, monopoliser la parole... Il s'agit donc de groupes exclusivement féminins.

Mais dans les « genders studies », au fond, il s'agit d'un courant anti-différentialiste qui n'accepte pas l'idée d'une sensibilité féminine particulière. Ce genre est finalement une construction culturelle.

C'est exactement l'opposé de ce que disait Éliane Amado dans le *Colloque de pensée juive de langue française* dans lequel elle a clairement précisé que dans le judaïsme, l'homme et la femme ne sont pas différents comme résultat d'une construction historique ; ils sont ontologiquement différents. De ce point de vue, le Judaïsme n'est pas existentialiste mais essentialiste. Le mot « essentialiste » est revendiqué par Éliane Amado, et stigmatisé par le milieu le plus radical du féminisme. Aujourd'hui, parler dans le milieu féministe d'essentialiste, c'est être figé dans un discours limitant les possibilités féminines qui déterminent notre nature.

Éliane Amado était de celles qui insistaient sur l'idée « d'essentialiste » : l'homme est homme et la femme est femme dès l'aube de l'histoire, et cela n'est pas une construction culturelle tardive.

Ce qui n'empêche pas d'imaginer que la lutte pour l'égalité doit continuer.